

Célibataires

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 46

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

des sucs dont le rôle est de dissoudre les aliments et de les préparer à l'assimilation. L'absorption d'une grande quantité de liquide tend, en outre, à dilater l'estomac.

Aussi, messieurs les docteurs l'interdisent-ils à tous ceux de leurs clients qui ont la digestion laborieuse. Un de ces messieurs nous disait l'autre jour : « Je ne prends jamais de soupe et je ne bois rien à mes repas ; à la fin du diner, c'est à peine si je me verse un doigt de vin pour me rincer les incisives. »

Eh bien, nous nous permettons de croire que ces messieurs exagèrent quelque peu le mauvais effet de la soupe sur l'estomac, et qu'ils ont tort de se priver d'un aliment qui, pris modérément, est des plus agréables.

Hélas ! de toute antiquité on a mangé de la soupe, et nos ancêtres ne s'en trouvaient guère plus mal. Il faudrait remonter bien haut dans le cours des siècles, nous dit la *Science illustrée*, pour trouver l'origine de la soupe. Dès que l'homme sut façonner grossièrement des vases de terre, l'invention de cette préparation devint possible et fut réalisée par le premier de nos lointains ancêtres qui eut l'idée de faire bouillir sa viande dans l'eau, au lieu de la rôtir, et y ajouta quelques herbes pour en modifier le goût.

Les Romains, avant leurs guerres avec les nations orientales, ignoraient l'art de faire le pain et consommaient leurs graines bouillies dans l'eau.

D'après Athénée, les Gaulois mangeaient ordinairement leurs viandes bouillies et il est bien probable qu'ils faisaient des soupes avec le bouillon de ces viandes. Grégoire de Tours raconte que le roi Chilpéric lui offrit un jour un potage succulent fait avec de la volaille. Les poésies des XII^e et XIII^e siècle font mention de potage à la purée, au lard, aux légumes, au gruau et même aux amandes et à l'huile d'olive, dans le Midi.

La soupe au vin ou soupe de perroquet, consistant en tranches de pain trempées dans du vin, était très estimée des rudes guerriers de la fin du moyen-âge. L'un des vœux les plus pénibles que pût faire un chevalier était de jurer de ne plus manger de soupe au vin jusqu'à ce qu'il eût tiré vengeance d'une offense qu'il avait reçue. Quand du Guesclin alla combattre l'Anglais Guillaume de Blanchbourg, il mangea trois soupes en l'honneur des trois personnes de la Trinité.

Un vieux manuscrit sur les coutumes du moyen-âge, donne la longue liste des soupes estimées alors. Nous y relevons le potage de pois vieux à l'eau de lard ; le potage de *crapois* ou baleine salée pour le carême, le potage de cresson, celui aux choux touchés de la gelée, la soupe au fromage, la *suppe despourvue* qu'on faisait en hâte dans les hôtelleries quand il arrivait des voyageurs inattendus. Les soupes à la moutarde, au chénevis, au millet, au verjus, aux betteraves, aux coings, au fenouil, à la fleur de sureau faisaient aussi les délices de nos ancêtres. Rabelais dit que les Français étaient les plus grands mangeurs de soupe qui fussent au monde, et se vantaient d'en avoir inventé plus de septante-sept espèces.

Le peuple regardait la soupe chaude comme base de l'alimentation ; chacun mangeait au moins deux soupes par jour.

Le grand gourmet, Brillat Savarin, appréciait beaucoup le potage, dont il disait : « Il est au diner ce qu'est le portique ou le péristyle à un édifice. »

Célibataires. — Le royaume de Hesse vient enfin de promulguer la fameuse loi d'impôt sur les célibataires, dont on parle depuis si longtemps.

« Attendu, dit cette loi, que les célibataires

hommes, sont responsables de leur état et qu'ils ne peuvent arguer qu'on n'a pas demandé leur main... »

En effet, ce ne sont ordinairement pas les demoiselles qui demandent les jeunes gens en mariage.

« En conséquence, dès l'âge de 30 ans, ils auront à payer 25 pour cent de plus que les contribuables mariés. »

La loi n'ajoute pas ce que l'Etat fera de ces « centimes additionnels ». Espérons qu'il en dotera les filles à marier — que les célibataires alors prendront peut-être plus facilement. Ce sera pour eux une façon de rentrer dans leur argent.

(France-Mode.)

Couleurs des chrysanthèmes. — Provenant de types à fleurs primitivement jaunes ou blanches, les chrysanthèmes cultivés présentent maintenant toutes les couleurs sauf le bleu. On prétend qu'au Japon certains horticulteurs sont arrivés à obtenir des variétés dont la nuance s'approche du bleu, mais elles sont restées, jusqu'à présent, cachées à tous les yeux profanes, et nos jardiniers européens n'ont pu parvenir encore à la produire. Le violet franc n'existe pas non plus dans nos races européennes.

Le rouge violacé, le rouge grenat, le cuivré, l'abricoté, les teintes bronzées, les marrons, les mauves et les lilas, avec leurs mille nuances et leurs associations les plus savantes ou les plus compliquées, se remarquent dans les expositions de chrysanthèmes.

La forme des ligules ne présente pas moins de variétés que leurs nuances ; les unes sont plates comme un ruban ou, au contraire, roulées en tubes, d'autres plus ou moins spatulées. Il y a des ligules droites ou recourbées, soit en avant, soit vers le centre de la fleur, soit en arrière vers le pédoncule. Elles peuvent être encore contournées ou ondulées de diverses façons.

Les chrysanthèmes dits *Japonais*, sont les plus élégants et les plus admirés. Leurs ligules généralement inégales de longueur et plus ou moins courbées ou contournées, donnent à la fleur un aspect échevelé ou éminé.

Mode. — Rien au monde de plus curieux que la mode. Les chroniques de Paris nous apprennent que le manchon, délaissé depuis plusieurs années, comme un objet laid et gênant, sera porté cet hiver.

Il y a 500 ans que le manchon fit son apparition à Venise, aux premiers froids de 1499. Il était de fourrure de soie comme aujourd'hui, mais la fourrure était à l'intérieur et la soie au dehors. Au XVII^e siècle, nous dit Jaques Lefranc du *Petit Parisien*, le manchon resté jusque-là vénitien, fut bientôt connu dans toute l'Europe. On le portait en manière de colifichet chez soi et au théâtre.

Frédéric I^{er}, roi de Prusse, voulut qu'à son couronnement, en 1701, le manchon fit partie de la toilette de cour des dames. Les hommes trouvant l'objet commode, l'adoptèrent. Mais ils le portèrent considérable, suspendu au cou et en peau de léopard.

Plus tard, après les manchons d'une grosseur énorme, l'inévitable réaction a amené la mode des manchons minuscules, qui se tiennent au bout du poing.

Le plus récent modèle porte une poche pratiquée sur le devant et qui permet de mettre au chaud un chien de petite taille.

Histoire de tsachão.

Ya on part dè dzos, trài tsachão dè pè Lözèna s'étiènt bailli lo mot po allà fèrè 'na veria pè contre la Brouye po vairè se per hazè n'ia-vai pas cauquès bonnès praisès à fèrè per lé.

Onna né, prégnont don lo trein et s'ein vont cutsi à Mäodon po poi coumeinci dè boun'hàore lo leindèman.

Ion dè cliiào tsachão, qu'étai on gaillà prévegneint, avai coutema, quand l'allavè à la tsasse, dè preindrè avouè li totès sortès d'ingrédièints po se dâi iadzo l'arrevavè oquiè et, ma fai, l'avai réson, kâ, quand on foradzè dinse parmi cliiào bou et cliiào z'âdzès, on ne

sâ pas que pào arrevà, on pào sè fèrè on ein-toose, sè fèrè pequà pè 'na croua bitè, voutron fusi pào vo z'èpècllià dein lè mans ein te-reint on coup, sein comptà que vo pàodès onco ètrè tià pè on collègue que vo z'a prai po on renà àobin po 'na laivra quand vo vo catsi dein on bosson. Cè tsachão avai don adè 'na botolhie d'édhie dè Goulà, dâo venégro, dâi pomardes po çosse et po cein, dâi pudrès, dâo iode et totès sortes dè bougrèri.

Cè tsachão droumessâi dein la mima tsambra què B., ion dè sè compagnons, et, tandi la né, l'òut l'autro que sè reverivè dein son lhi, que sè grattavè et sè rupavè pertot, que sè morniflavè la frimousse ein faseint dâi sacrémeints d'ènfai.

— Que dâo dianstre as-tou ? se l'âi fe.

— Kaise-tè ! l'âi repond B., su quie devourâ pè cliiào pestès dè mousseliions que mè fouze-nont pè lè z'orolhiès et pertot ! on derâi que l'ein ont vouagni pè la tsambra tant y'ein a !

— Atteinds-tè vai 'na menuta, l'âi dese l'autro, ein chàoteint frou dâo lhi, y'è quie dâo venégro dein 'na botolhie, n'ia rein dè parai po lè fèrè dècampâ ; te l'ein frottèrè bin adrà lè mans et la tètâ et sarè bin lo diabllo se l'ein raperçai ion !

Lo tsachão va don preindrè à noviyon la botolhie dein son chernier, voidè on part dè iadzo dè cé venégro dein la man à l'autro que s'eimbardouffè à mesoure la frimousse, lo cotson et lè mans avouè, pu, quand l'ein eut z'prâo met, sè refourront ti dou à la paille.

Ora, paret que lo remido a fe effet, kâ, du adon, l'autro n'a min recheintu cliiào bourtia dè mousseliions

Lo leindèman, failiâ sè dématenâ dè boun'hàore s'on volliavè rapportâ oquiè à l'hotò, assebin noutrès tsachão étiont su pi dza dévant dzo ; sè vitont à la couaite et décheindont quie dévant, io sè sont de : « No no z'astiquè-reint on bocon ein vegneint dèdjonnâ, pè vai lè sa-t'hàorè, allein vito fèrè 'na veria dein lè z'einvernos po vairè se n'ia pas moian dè levâ oquiè perquie. »

On véyâi onco papi bé et lè trài compagnons, sein avai pu pi sè vouaiti bin adrà, partont et quand furont défrou dè Mäodon, ion a prai à draite à travai lè tsamps, on outro, à gautse, et lo troisièmo sédiâi la grand'route.

Cè qu'avai ètâ tormèintâ pè lè mousseliions, don B., òut tot d'on coup seiyi à n'on tsamp on bet pe liein et s'eimbautsè vai lo saitâo po l'âi demandâ se dâi iadzo n'avai pas vo dâo gibier perquie : mâ, quand fut tot proutso et que lo saillo eut vouaiti noutron tsachão, vouaiquie l'autro que preind la fouaire, tsampè via sa faulx et son covai et que sè met à dècampâ à travai lè tsamps ein boailleint qu'on sorcier : « Ao sécoo ! ao sécoo ! on sauvadzo ! ao sécoo ! ein aide ! »

— Que dâo diabllo a-te ? sè peinsavè lo tsachão et quinna breleira dè fou l'âi preind-te ? T'einlevâi po on tabornio ! l'est fou !

L'eut bo coudhi lo recriâ, mâ lo saitâo travivè adè veintre à terre contre Mäodon.

Lè dou z'autro tsachão qu'aviont oiu criâ ao sécoo, ont peinsâ qu'on allavè ein ètèrti ion per lé et sè sont dépatsi dè veni vairè que dâo diabllo l'âi avai ; mâ quand l'ont vo l'âo collègue tot solet et que l'euronvont vouaiti sa frimousse, sè teniont lo veintro dâo tant que recaffavont.

— Qu'âi-vo ? Qu'âi-vo ! Itès-vo fous assebin ? demandavè l'autro.

Mâ ne poivont rein lào repondre, tant sè maillivant lè coutès ein vouaitèint lào compagnon qu'avai lè pottès, lo pifre, lè z'orolhiès, quiet ! tota la frimousse couleu cliar dè chique

Ora, du io cein vegnâi-te ? et coumeint B. s'étâi-te astiquâ dè cliià façon ? N'ont pas z'fautâ dè sè crozâ la cervalla, kâ l'étâi lo tsa-